

Ces *yeux*-là
ne sont pas
les *miens*

ROMAN

Pauline MATHIEU

Pauline Mathieu

Ces yeux-là ne sont pas les miens

© Pauline Mathieu, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8954-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Stéphane.

Comme un secret entre toi et moi.

« Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous. »

Paul Eluard.

« Heureux soient les fêlés car ils laisseront passer la lumière. »

Michel Audiard.

Avant-propos

Afin de rédiger les lignes que vous vous apprêtez à découvrir, je me suis inspirée de lieux proches de chez moi et de diverses situations que j'ai pu rencontrer durant, entre autres, ma vie professionnelle passée. Néanmoins, toute ressemblance entre les protagonistes de ce roman et des personnes existantes ou ayant existé ne serait qu'une simple coïncidence. Cette histoire est entièrement tirée de mon imagination. De même, les noms de mes personnages ne sont que pure fiction. Il me fallait un prénom composé pour mon héros mais je voulais que son diminutif soit assez moderne. Je souhaitais également que mes personnages aient des prénoms pour noms de famille...

Par ailleurs, ce texte s'adresse à un public avisé ; certains propos pouvant heurter la sensibilité.

Maintenant que je vous ai présenté cet avant-propos, je vous laisse faire connaissance avec FX, Colette et Marie. En espérant que vous vous attacherez à eux autant que moi. Avec leurs défauts et leurs qualités.

Il me semble que l'objectif de cet écrit était pour moi de montrer que tout n'est pas totalement blanc ou totalement noir et que le héros n'est pas forcément toujours celui que nous croyons.

Belle lecture à vous.

Aujourd'hui

Lorsque j'entre dans le hall de mon immeuble ce jour-là, je ne prête aucune attention aux voisins qui me dévisagent. Mes yeux se posent uniquement sur ma paire de baskets trouée et sur les murs désormais bien délabrés de cette résidence où je vis. Elle était pourtant neuve lorsque je me suis installé. Je ne sais pas ce qui l'a ainsi usée. Le temps ? Les matériaux médiocres utilisés ? Moi ? Sûrement moi. En attendant, il est toujours plus facile de regarder le crépi se décrocher par endroits plutôt que d'affronter leurs regards. Et encore, je devrais être habitué depuis le temps. Je baisse la tête, comme bien souvent, car je ne suis pas tellement fier de moi, de ce que je suis. Il y a toujours ceux qui détournent le regard lorsqu'ils me croisent et ceux qui ne peuvent pas s'empêcher de faire des messes basses à leurs partenaires de racontars. Je ne sais pas ce qui me dérange le plus. Être ignoré ou dévisagé ? Craint ou plaint ? Il n'empêche que si je les fixe à mon tour, ce n'est plus la même chose. Je connais déjà l'histoire. Dans ces cas-là, ils ne font plus du tout les malins. Ils arrêtent instantanément leurs ragots. Quels trouillards ! Quelle bande de mauviettes ! J'en ai marre d'être entouré d'incapables ! En même temps, je leur en ai déjà fait voir de toutes les couleurs. Ils s'ennuieraient sans moi, c'est certain. Pourtant, lorsque j'ai emménagé, j'étais plutôt calme. Il a fallu quelques temps avant que mes vieux *démons* me rattrapent. Et pour le coup, ils ont ressurgi de plus belle. Je n'ai rien vu venir, ou presque. Ils sont arrivés à l'image d'un vent violent et fou. Lorsqu'il change brusquement de direction. Incontrôlable. Effroyable. Abominable.

Quelle bande de peureux... Avoir autant la trouille d'un pauvre gars comme moi. Je sais bien que c'est surtout *Lui* qu'ils craignent. En même temps, je les comprends. *Il* me fait peur à moi aussi. Mais j'ai besoin de *Lui* autant qu'*Il* a besoin de moi et ça, je ne peux plus me mentir, c'est bien la réalité.

Quoi qu'il en soit, j'ai beau leur inspirer de tels sentiments négatifs, de mon côté, je n'en mène pas large. Je porte toujours le même sweat noir à capuche laissant pendre de grandes ficelles. Je tire dessus pour serrer le vêtement autour de mon visage. Ce visage de plus en plus pâle. Quelle gueule de cachet

d'aspirine ! J'ai l'air complètement malade. Beaucoup me contournent lorsqu'ils me croisent dans la rue comme si j'étais porteur d'un virus hautement contagieux qui pourrait leur sauter à la figure à tout instant. Ou que j'allais les attaquer, tel un animal sauvage. Est-ce que c'est écrit au milieu de mon front que je suis si bizarre ?

Je mordille régulièrement les ficelles de mon sweat. Voilà un nouveau toc. Je n'ai plus d'ongle à ronger, il faut bien que je trouve un autre anti-stress. On aperçoit difficilement mes cheveux noirs, gras et désormais beaucoup trop longs, dans mon uniforme. Dès que les températures baissent, je les cache sous un épais bonnet de laine. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Je me glisse mécaniquement à l'intérieur et je croise une nouvelle fois *Son* regard dans le miroir. Je détourne vite les yeux. Je ne veux pas *Le* voir derrière cette surface de verre. La glace est fissurée sur son extrémité droite. Ça *Lui* fait comme des cicatrices sur le visage. Abimé. Fissuré. Craquelé. Des cicatrices, oui. Sur son visage à *Lui* ou sur le mien ? Je porte mes doigts secs et crevassés sur le dessus de ma lèvre. J'ai cette marque incrustée dans la peau. Je la touche régulièrement, je ne sais pas pourquoi. Un toc certainement. Un de plus. Je ne suis plus à ça près. J'ai quand même cogné drôlement fort lors de cette précédente crise. Celle-ci m'a valu de belles plaies aux mains. Elles ont mis plusieurs semaines à cicatriser. Elle remonte à quelques années maintenant. Depuis, je suis assez calme. Dépressif, mais calme. J'ai déjà connu de tels états par le passé. C'est assez cyclique. *Il* ne se manifeste pas toujours. *Il* sait se montrer discret. Depuis qu'elle n'est plus là, à quoi bon ? Désormais, je suis comme dans un état second. Je me replie sur moi-même et j'ai peur du monde extérieur. J'ai également peur de mon monde intérieur. On n'en parle jamais. Pourtant, ce qui se passe à l'intérieur de moi me fait encore plus peur que ce qui se passe à l'extérieur.

Désormais, j'attends. Je ne sais pas vraiment quoi. Peut-être que les voix cessent ? Il serait temps ! Moi comme *Lui* n'avons plus tellement de raison de vivre depuis que nous l'avons perdue. Peut-être à jamais ? Je ne sais pas. Est-ce qu'elle voudra nous revoir un jour ? Peut-être préférerait-elle le revoir juste *Lui* ? *Il* est tellement plus charismatique. *Il* en impose. *Il* a de la prestance. Est-ce qu'elle nous laissera approcher son enfant ? Je sais bien au fond de moi, qu'*Il* était passionnément épris d'elle. *Il* voulait la posséder. *Il* a tout gâché. J'ai tout gâché. *Lui* ou moi ? Je ne sais pas. Je me sens tellement fatigué. Peut-être est-ce notre faute à tous les deux, finalement. Je dois arrêter de *Lui* adresser tous les torts sans cesse.

Mes yeux, d'un vert perçant, presque inquiétant, me donnent froid dans le dos. Ils ne sont pas comme ceux de Marie, d'un bleu éclatant, élément supplémentaire permettant de la qualifier de *visage d'ange*. Ils m'ont toujours fait penser au bleu de l'océan alors que j'ai une peur effroyable de l'eau. Je ne sais pas très bien nager.

Il me fixe encore. Je détourne rapidement les yeux, une fois de plus, pour ne pas plonger trop longtemps à travers la glace. J'évite toujours l'affront, moi aussi, avec *Lui*. Je sais par expérience qu'il ne vaut mieux pas *Le* chercher. *Il* a déjà fait bien assez de dégâts comme ça. Comment peut-on laisser vivre des êtres aussi abominables ? Est-ce que je parle de *Lui* ? De moi ? Je ne sais pas.

Arrivé au premier étage, je me dirige péniblement jusqu'à mon appartement : un petit studio loué depuis quelques années dans une résidence sociale. J'ouvre la porte d'entrée de ce logement minable sans grande difficulté. Elle ne ferme plus depuis quelques semaines. Je lui ai donné de sacrés coups dans la figure à elle aussi. Je me fais un chemin jusqu'à mon Clic-Clac *déqueulasse*. Il n'y a pas d'autres mots. Il faut pousser des pieds les canettes de bières et les mégots de cigarettes déposés sur le sol. Il n'y a plus de place dans l'évier. Tous ces déchets s'entassent désormais sur le lino. On croirait entrer dans une poubelle géante. L'odeur est également insoutenable. Mes trois télévisions cassées n'ont pas bougé de place cette fois-ci. Elles ferment bien *leur gueule*, elles aussi, maintenant. Comme ça, je ne les entends plus, c'est plus simple. C'est tellement désagréable toutes ces personnes qui me parlent à travers ces écrans. Très angoissant. Toujours des messages à me faire passer. Je ne peux pas regarder une émission tranquillement sans que toutes ces voix ne s'adressent à moi. Non mais elles se prennent pour qui ? Je ne peux pas non plus être le messenger de tous. Ma tête exploserait ! Et puis bien sûr, ce n'est pas toujours pour me parler sur un ton calme et poli. Je me fais souvent insulter. C'est un enfer. Je suis *aux enfers*. Maintenant, c'est réglé. Mes télévisions ne me parlent plus. J'ai tapé assez fort une bonne fois pour toutes dans le seul but de les faire taire. Je vais peut-être m'en acheter une quatrième prochainement et retenter ma chance. Cela vient certainement du modèle. J'étudierai la question plus tard, lorsque j'aurai fini de payer mes dettes actuelles. Et puis de toute façon, toute cette partie, ce n'est pas moi qui gère. J'ai déjà bien assez de choses en tête. Heureusement que quelqu'un s'occupe de tout ça pour moi.

Je m'apprête à m'avachir comme à mon habitude sur ce vieux canapé ni beige ni jaune, faute d'activité plus intéressante. C'est à ce moment que je la vois. La boîte. Elle est là sous mes yeux. Il me semble déjà qu'elle ne dégage rien de bon qui vaille. Une boîte à chaussures aussi banale qu'elle puisse paraître. Je suis pourtant certain qu'elle n'y était pas lorsque je suis sorti quelques heures plus tôt. Rapidement, je m'aperçois que j'ai déjà vu cette caisse cartonnée par le passé. Ah oui, j'y suis ! Je l'ai vue à plusieurs reprises lorsque je fouillais la chambre de Marie. Les secrets de gamine, je n'en ai jamais rien eu à faire jusque-là. Cela ne m'intéresse pas. Qu'est-ce qu'elle fait dans mon studio maintenant, cette boîte ? Seule Marie a pu la déposer ici. Elle sait pourtant que je n'aime pas qu'elle vienne chez moi. Ce n'est pas un endroit pour les petites filles ! Le sol est toujours recouvert de différents déchets en plus de mes canettes vides. Il y a des paquets de chips éventrés, des emballages de plats cuisinés prêts à la consommation, des paquets de tabac vides et tant d'autres choses que mes yeux ne voient même plus. Elles semblent faire partie du décor et de l'ambiance générale des lieux. Il y a tellement de mégots écrasés dans les WC qu'il m'est déjà arrivé d'uriner au sol. Ce n'est pas un endroit convenable pour une gamine, c'est sûr ! La plupart du temps, je ne me rends pas compte de ce que je suis en train de faire. Et c'est quand je reprends mes esprits que je m'aperçois du carnage. Il nous est déjà arrivé de frapper plus d'une fois dans les murs. Parfois, je me fracasse la tête contre les parois de mon appartement, jusqu'au sang. On peut en deviner les tâches que j'ai péniblement tenté de faire disparaître. La plupart du temps, cela m'arrive en pleine nuit. Dans ces cas-là, les voisins ne supportent pas mes cris. Je les entends régulièrement hurler de me la fermer. Ils tapent à leur tour contre les murs créant ainsi une cacophonie infernale dans l'immeuble.

— Ce n'est pas bientôt fini ce bordel ?!

Tu parles, ça le fait bander tout ça, *Lui*. *Il* adore. *Il* me fait crier encore plus fort ces nuits-là juste parce qu'*Il* jubile d'emmerder tous les voisins. Et quand les voix sont trop nombreuses dans ma tête, je crie tellement que j'ai parfois l'impression que les murs tremblent au point qu'ils pourraient s'effondrer sur moi. C'est difficile à décrire mais il arrive qu'en plus de la *Sienne*, je puisse avoir une centaine de voix en écho entre mes deux oreilles. Il faut s'imaginer, parfois, le bruit d'une craie que l'on fait grincer sur le mur, puissance dix. J'ai souvent fantasmé de me retrouver enseveli sous les débris de murs effondrés par